

“Ella era el mercader y la mercadería, ella era la tienda y la tendera” – Le vocabulaire érotique marchand dans le cycle célestinesque¹

FRANÇOIS-XAVIER GUERRY

UNIVERSITÉ BRETAGNE SUD, LABORATOIRE HÉRITAGES ET
CONSTRUCTIONS DANS LE TEXTE ET L’IMAGE (HCTI)
fx.guerry@hotmail.fr

1. L’utilisation d’un vocabulaire érotique qui emprunte aux réalités marchandes est récurrente dans l’ensemble célestinesque que constituent les six continuations allographes² de *La Celestina : la Segunda comedia de Celestina* de Feliciano de Silva (1534), la *Tercera parte de la tragicomedia de Celestina* de Gaspar Gómez (1536), la *Tragicomedia de Lisandro y Roselia, llamada Elicia y, por otro nombre, cuarta obra y tercera Celestina* de Sancho de Muñón (1542), la *Tragedia Policiana* de Sebastián Fernández (1547), la *Comedia llamada Selvagia* de Alonso de Villegas Selvago (1554), et l’anonyme *Tragicomedia de Polidoro y Casandrina* (années 1560)³. La prostitution – thème central de ces œuvres – étant ce qu’elle est, la chose ne retiendrait pas notre attention si ce vocabulaire érotique n’était pas par ailleurs parfaitement thématiqué et contextualisé : les prostituées, les proxénètes, les entremetteuses (Celestina, Elicia, Claudina, Dolosina et Corneja, toutes unies par un lien de filiation réelle ou symbolique) et, plus largement, la plupart des personnages font, à un moment ou à un autre, profession de marchands, ils tiennent boutique, ils bradent, ils vendent, ils négocient, au-delà même de la sphère sexuelle et de l’amour mercenaire.

1 Cet article est né de notre participation au séminaire international de recherches SUR (*El mercader. Un hombre de saberes*, Université de Séville, 17 octobre 2017, organisé par Araceli Guillaume-Alonso, Béatrice Pérez, José Jaime García Bernal, Maria Zerari, Piermario Vescovo et Maria del Valle Ojeda). Ce qui n’était alors qu’une série d’intuitions et quelques idées jetées sur le papier relatives à la figure du marchand dans le cycle littéraire célestinesque, conformément à la thématique du séminaire sévillan, a pris de l’ampleur et s’est transformé en un chapitre de la thèse doctorale que nous avons soutenue en décembre 2020 à Sorbonne Université. C’est une version remaniée que nous proposons ici.

2 La terminologie est de Genette (1982 ; 181).

3 Nous ne mentionnons désormais, entre parenthèses, que le titre de l’œuvre et le numéro de la page. Les titres ont été abrégés comme suit : *Segunda Celestina* ; *Tercera Celestina* ; *Cuarta Celestina* ; *Policiana* ; *Selvagia* et *Polidoro*.

C'est ce champ métaphorique de l'érotisme qui traverse l'ensemble de ce que l'on nomme d'ordinaire le cycle célestinesque⁴, et ce qui le motive, surtout, que nous nous proposons d'étudier dans ce travail.

2. Et bien qu'il soit question de vocabulaire érotique marchand, ce qui frappe, d'abord, c'est l'absence de marchands, de marchands *stricto sensu* s'entend, ou, pour le dire mieux, le décalage entre l'omniprésence des pratiques marchandes dans les textes et l'absence des professionnels qui les incarnent traditionnellement ; une absence d'autant plus flagrante que le marchand est un personnage somme toute fréquent dans la littérature d'alors, et que les principaux représentants de la réalité urbaine du temps figurent eux en bonne place dans les continuations célestinesques, nous allons y revenir⁵. À travers ces pratiques marchandes, se fait jour un thème qu'il convient d'autant plus d'étudier qu'il se répercute plus que tout autre sur le lexique érotique. Dire qu'il n'y a aucun marchand dans le cycle célestinesque n'est pas tout à fait exact, mais les quelques marchands qui s'y trouvent sont des présences très fugaces, dénuées de protagonisme, à l'exception d'un marchand, qui a un rôle important dans la dernière continuation – sans visage spécifique, sans patronyme, c'est un personnage générique qui se fait berner, le typique arroseur arrosé dont la littérature du Siècle d'Or, la littérature picaresque, la littérature tout court du reste, nous offrent de beaux spécimens⁶. Ce sont presque toujours des personnages ponctuellement fonctionnels, qui agissent comme on l'attend d'eux, en marchands ; c'est par exemple le cas lorsque Policiano charge son domestique d'une mission : « Ve luego a casa del mercader y trae para mi madre [c'est-à-dire l'entremetteuse] cuatro varas de paño y llama un sastre y córtenla presto un manto » (*Policiana*, p. 179). C'est une mention en passant, qui a pour but de caractériser le noble et non le marchand, lequel n'intervient d'ailleurs pas. María Rosa Lida de Malkiel attire l'attention sur l'absence d'étudiants et de courtisans dans *La Celestina*, et en explique la raison :

- 4 Pour une présentation du cycle célestinesque (ou la *celestinesca*), des œuvres qui en font partie, de ses contours et de ses caractéristiques principales, ainsi que des liens qui unissent les continuations avec leur hypotexte, et les continuations entre elles, nous renvoyons aux travaux décisifs de Heugas (1973), de Whinnom (1988), d'Arata (1988), de Baranda (1992 ; 2007) et de Vian Herrero (2007).
- 5 Pour le champ hispanique, nous renvoyons à Cavillac (1994), Sâmbrin (2018) et Strosetki (2018, beaucoup des contributions du volume concernent la figure du marchand en littérature).
- 6 Ce marchand de Burgos se fait avoir par Rufino et Tristán, domestiques de Polidoro, lesquels usurpent l'identité du véritable *mayordomo* censé récupérer une grosse somme d'argent (scène 13). Sur cette question, nous renvoyons aux analyses de Joly (1986).

« La intención artística en la eliminación de estudiantes y cortesanos es clara: los autores [...] han sacrificado todos los elementos particulares que hubiesen ligado su representación a tal o cual localidad » (1962 ; 166).

3. La chose n'est pas forcément vraie chez les continuateurs : certains précisent les contours de la ville dans laquelle ont lieu les aventures des entremetteuses ; c'est ainsi que dans la dernière continuation, par exemple, la Corneja a roulé sa bosse depuis qu'elle est partie de Salamanque (« más ha de veinte años que salí de Salamanca y nunca más allá he tornado ») (p. 206) et que l'on peut suivre l'itinéraire vital et professionnel qui a été le sien (« dio consigo en Valladolid ») (p. 171), de même que l'on suivait celui de Dolosina dans la *Selvagia*. Quoi qu'il en soit, María Rosa Lida de Malkiel aurait également pu remarquer l'absence de marchands, d'autant plus que l'ancrage urbain de l'œuvre originelle, comme celle des continuateurs, en faisait des personnages presque incontournables, tant il est vrai que la ville est le lieu par excellence de toute activité marchande. Et cette absence ne va pas de soi dans la mesure où les autres groupes urbains sont eux très bien représentés et que la présence de marchands n'aurait aucunement fait obstacle à l'anonymat de la cité telle que l'auteur ancien et Fernando de Rojas l'ont configurée, et certains continuateurs après eux. La réalité urbaine du XVI^e siècle s'enrichit dans les continuations de nouveaux représentants, qui lui donnent consistance et vraisemblance : en sus du patriciat urbain qu'incarnent les nobles et sur lesquels nous allons revenir, apparaît la corporation des artisans ; c'est ainsi que dans la deuxième continuation, le noble Felides fait profiter ses serviteurs de ses largesses et leur offre de luxueuses livrées taillées sur mesure, pour le plus grand plaisir de Corniel, un page, qui s'adresse à l'un de ses acolytes :

No te digo más de que tenemos la mejor y más copiosa librea que hasta hoy se ha visto; que la fiesta de nuestro amo me parece que todos la festejaremos. [...] Y para que creas ser verdad lo que digo, me remito a la obra; que según los sastres, calceteros, jubeteros, bordadores, zapateros se dan la prisa, aunque hoy se cortaron a medio día, de mañana a hora de misa estaremos vestidos (p. 384-385).

4. Apparaissent aussi et interviennent les forces de l'ordre : un alguazil (Castaño) et son argousin (Falerdo), à l'*auto* XVII de cette même continuation, qui tombent, alors qu'ils font leur ronde nocturne, sur Celestina perchée sur une mule, qui vaque à de peu recommandables occupations. Alors que Castaño veut la mettre sous les verrous (« a esta hora son vedadas

las mujeres que andan, pues tiene tiempo en el día », déclare-t-il) (p. 483), un certain Martínez, cellérier, prend sa défense et lui permet de repartir libre. La conversation entre l'agent de police et son sergent qui ouvre la scène nous plonge au cœur de la nuit d'une cité castillane, et donne cette impression de quotidienneté, d'un monde urbain qui se trouve évoqué dans sa plus tangible réalité ; les propos tenus sont ceux que tiendraient censément deux fonctionnaires lors d'une inspection de ce type : « de quince días acá no hemos tomado sino nueve espadas que de provecho sean, ni ha habido más de las cuchilladas de los mercaderes » (*Polidoro*, p. 479). Au détour de cette réplique de Castaño surgit la mention de marchands, qui, s'ils n'interviennent pas, constituent une présence vraisemblable dans ce décor citadin ; on croise, dans les pages des continuations célestinesques, des *mayordomos* de *la cruzada* (dans la scène 9 de la première continuation, par exemple) et des représentants de ce que l'on appellerait aujourd'hui les professions libérales et intellectuelles : dans le deuxième acte de la troisième continuation, on assiste à un procès entre une jeune femme et un étudiant en présence d'un procureur, d'un *letrado* et de plusieurs témoins ; on croise un *indiano* (on fait plus que le croiser en réalité : nous nous arrêterons sur celui qui est le héros de la dernière continuation) et la foule des quidams qui parlent à l'unisson et commentent à la criée les dernières nouvelles :

PUEBLO. ¡Válala el diablo! Aquélla, Celestina, la que mataron los criados de Calisto, parece. ¿O es alguna visión? Por cierto, no es otra; ¡y qué priessa que lleva, que parece que va a ganar beneficio! ¡Oh gran misterio, que ella es! (*Segunda Celestina*, p. 177).

5. Voilà les exclamations que lance ce personnage collectif, qui nous permet, d'une certaine façon, de prendre le pouls de la cité et d'être au plus près de ce bouillonnement urbain que l'on perçoit à chaque page des œuvres, d'où prolifèrent, comme typiques de ce milieu, les personnages de la pègre et de la prostitution. Tout aussi emblématiques sont la tavernière de *Polidoro*, chez laquelle se réfugie Corneja et dont le commerce fait figure de lieu de passage obligé, le corrégidor qui condamne l'entremetteuse et le crieur public qui annonce la sentence (*auto XLI* de la *Tercera Celestina*),

7 Deux scènes plus loin, le peuple intervient de nouveau, comme un seul homme, et entoure Celestina, désireux de savoir ce qu'elle a vu dans l'au-delà : « ¡Oh, madre Celestina!, ¿qué maravilla tan grande ha sido ésta de tu resurrección? » (p. 190). Lorsqu'il n'intervient pas verbalement, le peuple constitue une présence menaçante constante, dont il convient de ne pas attirer l'attention : « *Elicia*, ¿qué voces son éssas? *Pardiós*, *hija*, que sería ora bien que juntases aquí toda la vezindad » (p. 510).

les multiples coursiers et messagers qui vont et viennent, jusqu'à l'épuisement.

6. *Quid* du marchand, que l'on attend plus que tout autre personnage mais qui ne vient pas, ou qui vient sur le tard (dans le cas de *Polidoro*) ? Peut-être cette absence des professionnels du négoce est-elle à mettre en regard du fait que tous les personnages s'impliquent, dans une plus ou moins grande mesure, dans des activités d'achat-vente ; autrement dit, cette absence criante de marchands cache en réalité une omniprésence du phénomène marchand, peut-être induite par l'avènement d'une aristocratie d'un nouveau genre. Dans *El mundo social de La Celestina*, essai qui a fait date, José Antonio Maravall développe la thèse selon laquelle l'œuvre « nos presenta el drama de la crisis y transmutación de los valores sociales y morales que se desarrolla en la fase de crecimiento de la economía, de la cultura y de la vida entera, en la sociedad del siglo XV » (1986 ; 22). Cette transformation, qui influe sur l'ensemble de la société, est celle des grands bourgeois qui se mettent au diapason de la classe aristocratique ; c'est bien la richesse, et non plus les fonctions nobiliaires traditionnelles telles que l'art de guerroyer, qui permet à ceux-ci de s'assimiler à la noblesse ; ce sont ces fils de grands bourgeois qui sont les héros de nos œuvres : Calisto, Felides, Lisandro et les autres... Ceux dont on devine qu'ils sont des marchands argentés altèrent la morale nobiliaire chevaleresque — la chasse, le jeu, l'amour, la harpe remplacent la pratique de la guerre⁸. Ils ne se départent pas de l'esprit marchand qui est le leur, de cette recherche du lucre à l'origine des richesses qu'ils ont accumulées, et qui imprègne progressivement toutes les couches de la société ; ce sont ces nouveaux équilibres de pouvoir, et ces nouvelles valeurs, liés au développement économique et démographique des villes à la fin du XV^e siècle et du début du XVI^e siècle, en Espagne aussi bien qu'en Europe, que l'on retrouve dans *La Celestina*, selon l'historien valencien ; les mœurs de ces bourgeois anoblis se répercutent sur leurs domestiques, et irriguent toute la société : monétarisation de l'économie, mécanisation des relations humaines, individualisme marqué, autant d'éléments qui se déclinent, on s'en doute, dans la sphère sexuelle. José Antonio

8 L'attitude des héros nobles célestinesques n'est toutefois pas uniforme d'une continuation à l'autre, et se trouve plus ou moins en adéquation avec le rang qui est le leur. Rosa Navarro Durán remarque par exemple que Felides, protagoniste de la deuxième continuation de Gaspar Gómez, a des activités et un comportement plus conformes à sa condition sociale que le même Felides, sous la plume de Feliciano de Silva, auteur de la première continuation célestinesque (2020).

F-X. GUERRY, «Ella era el mercader y la mercadería, ella era la tienda y la tendera”... »

Maravall, qui ne s’occupe du cycle célestinesque que très à la marge, se penche en particulier sur Calisto :

Respecto a la figura de Calisto, el carácter de joven ennoblecido de procedencia burguesa se confirma si vemos lo endeble que resultan para él los vínculos nobiliarios y la escasa base que tiene la organización aristocrática de su vida. [...] Carece de hábitos señoriales ancestrales, de los que no le vemos practicar más que los más exteriores e inertes —levantarse tarde, seguir devociones rutinarias, vestirse con ostensiones, etc. En los ricos de reciente elevación se dan faltas sociales con frecuencia. Su comportamiento ofrece fallos notorios [...] (1964 ; 51-54).

7. Ce qui vaut pour Calisto, fils d’un grand bourgeois qui a travaillé pour prospérer, vaut pour Pleberio, le père de Melibea, qui lui aussi pourrait avoir le profil du marchand aisé qui s’est retiré du négoce maritime (27-49). José Antonio Maravall insiste sur le fait que le cycle célestinesque lisse en quelque sorte les enjeux de société tels qu’ils se font jour dans *La Celestina* et qu’il ne reflète pas cette évolution cruciale de l’économie, des mentalités et des valeurs dont il fait le cœur de son livre :

En la literatura celestinesca (tan por debajo en todos los aspectos — y muy especialmente en su significación histórica — del nivel del prototipo, cuyo problema humano no se capta), vemos que los criados, de ordinario, se mantienen dentro de un cuadro tradicional de fidelidad (1986 ; 83).

8. Il est vrai que les domestiques de la célestinesque n’éprouvent pas envers leurs maîtres ce même fiel que Sempronio et Areúsa épanchent à longueur de pages, qu’à l’exception de la dernière continuation et de quelques passages ciblés des autres continuations, les *criados* ne font pas preuve de rancœur sociale, et les mauvais tours qu’ils jouent sont à mettre sur le compte de la tradition littéraire de la *burla* et d’une malice espiègle qui ne naît pas, comme chez Fernando de Rojas, d’une conscience aigüe des différences sociales ; peut-être nos continuateurs n’ont-ils pas pris en marche le train de la modernité, de cette lutte entre classes avant l’heure qui germe dans une société dans laquelle le statut du serviteur a changé ? D’abord membre de la maison et personnellement lié à son maître, ce dont rend compte le substantif même de *criado*, il devient une sorte de prestataire de services, lié par un contrat de travail, avec tout ce que cela suppose :

[...] al quedar al desnudo, en su puro contenido económico, esa relación, perdiendo el complejo tradicional de deberes y obligaciones recíprocas que llevaba consigo, queda al descubierto también entre amo y criado la inferioridad de clase del segundo, irritante para este, porque apetece, lo mismo que su amo, la riqueza (Maravall, 1986 ; 82).

9. Le livre de José Antonio Maravall fait partie de ces ouvrages des années 1960 qui ont été des jalons majeurs dans la réception de l'œuvre (au même titre que ceux d'Américo Castro, de Marcel Bataillon ou de María Rosa Lida de Malkiel) et ont eu un impact durable sur plusieurs générations de lecteurs et d'universitaires ; aucune considération sur la société castillane contemporaine de l'œuvre ne saurait faire l'impasse sur ses analyses, ne serait-ce que pour les battre en brèche, pointer du doigt leur anachronisme, comme certains l'ont fait, les nuancer⁹. Quoi qu'il en soit, les jugements acerbes que celui-ci a portés sur les continuations, relatifs à leur manque de vision et d'acuité historiques, pèsent encore aujourd'hui sur leur réception. Et si les continuateurs font de leurs héros nobles des sortes de grands bourgeois anoblis par simple imitation ou décalque, sans que rien transparaisse dans leurs œuvres de ce monde nouveau en train d'éclorre, sans qu'ils aient saisi en profondeur la crise sociale et morale qui se joue dans *La Celestina*, il n'empêche que cet esprit marchand mis en évidence par José Antonio Maravall dans l'œuvre originelle et, surtout, l'empreinte qu'il laisse dans le lexique érotique, sont on ne peut plus visibles dans les continuations célestinesques ; plus encore, il nous semble que cet esprit de lucre façonne et conditionne assurément le vocabulaire érotique, c'est ce que nous voulons montrer. Cet esprit marchand se fait jour chez les héros masculins, c'est-à-dire au sommet de la pyramide sociale, et se déverse ensuite, comme par ruissellement, à tous les niveaux de la société ; à moins que ce ne soit l'inverse, et que cet esprit singulier, propre à une société urbaine en voie de sécularisation, ne naisse d'abord chez les personnages plébéiens, l'entremetteuse en tête (Gargano, 2020 ; 148-157). Dans la première et la deuxième continuations, Felides, qui diversifie ses sources de revenus, se trouve au cœur d'une activité commerciale assez dense, entouré de majordomes, d'intendants et de collecteurs qui la gèrent en son nom :

Sus vecinos y deudores publican su franqueza y liberalidad; en el pueblo, grandes y chicos cuentan y no acaban el pan que coge, el vino que encierra, el ganado que sostiene, el aceite que hace, la miel que vende, las casas que alquila, las viñas que arrienda, la casa que trae. [...] Y no pienses que él entiende en nada de esto, sin los mayordomos y hacedores y recaudadores que pone de su mano (*Tercera Celestina*, p. 518-519).

- 9 Antonio Gargano montre que *La Celestina* est moins un reflet de la réalité historique et sociale de son temps, qu'une œuvre, dont il rappelle le caractère avant tout littéraire, qui présente une image déformée de la réalité de l'époque (2020 ; 113).

10. Dans la *Selvagia*, Flerinardo est un noble qui s'est enrichi en Nouvelle-Espagne et Polidoro, héros de la dernière continuation, un *indiano* dont les activités sont liées à la Casa de la Contratación, et dont il ne manque pas de s'enquérir : « contadme lo que tenéis pensado sobre mis negocios », demande-t-il à son domestique Salustico ; c'est son majordome qui l'informe des dernières nouvelles : « Agora me acaba de llegar esta carta de tu siervo el fator que en Sevilla tienes, en la cual dize como los días pasados llegaren tres naos del Perú en las cuales te vinieron ciento y cincuenta mil ducados en barras de plata y oro ». Et d'ajouter plus loin : « agora nuevamente se te ha descubierto otra nueva mina en tu tierra, la más rica que se ha visto en aquellas partes. Por tanto, es menester mandar aparejar las acémilas y enviar con ellas hombres de recado para que lo traigan » (p. 130-131). Il semblerait que l'ascension de ces grands bourgeois dont l'appartenance à la noblesse est récente se répercute sur l'ensemble de la société ; la dynamique qu'ils suscitent marque dans une plus ou moins grande mesure l'ethos de tous les personnages jusqu'au degré le plus bas, les domestiques, la tourbe des ruffians qui se multiplient dans les continuations, et les entremetteuses au premier chef.
11. Indépendamment de la nature même de leurs activités, les finauderies dont celles-ci usent pour s'introduire dans les maisons sans éveiller de soupçons ont à voir avec le monde des marchands. Celestina, prétendument ressuscitée dans la première continuation, se fait passer pour une guérisseuse tandis qu'elle feint de demander des onguents pour cicatriser quelques blessures dans la deuxième continuation, ou l'aumône dans la *Selvagia*. S'inspirant de l'astuce utilisée par Celestina pour se faufiler chez Melibea (« Que no hay mejor alcahuete para ellas [las muchachas] que un arco, que se puede entrar cada uno hecho mostrenco, como dicen : en achaque de trama »), Claudina vend des tissus, des babioles et autres menues pièces de mercerie : « Aquí traygo en la faltriquera no sé cuántas franjuelas y cabeçones » (*Policiana*, p. 162). Michael Ruggiero nous rappelle que cette couverture n'était pas utilisée par les entremetteuses de la littérature latine¹⁰, et que cette fibre commerçante de l'alcahueta provient probablement du type tel qu'il s'est forgé au Moyen Âge, depuis la *jattäba*¹¹

10 « To the stereotyped figures of Plautus, Terence, and Ovid (all of whom present the procuress [...] as someone who displays heartlessness, malice, avarice, and a talent for witchcraft), the medieval and Renaissance portraits of the type add the covering occupation of a buhonera and the activity of convent-trotter » (1966 ; 5).

11 Voici ce qu'écrivit à ce sujet Francisco Márquez Villanueva : « En tierras islámicas el

du monde islamique qui tient peut-être moins de l'entremetteuse que de la marieuse. La délimitation des occupations de l'une et de l'autre n'est pas toujours très claire dans nos œuvres, dans la *Tercera Celestina*, en particulier, où la vieille s'emploie surtout à arranger le mariage entre Felides et Polandria, non sans agacement. « Dile [à un domestique] [...] que no soy yo casamentera, ni menos es ese mi oficio », s'indigne Celestina dans la continuation suivante (*Cuarta Celestina* ; 174). De la *jattäba* à Trotaconventos dans le *Libro de Buen Amor* : celle-ci, nous dit le poète, « [e]ra vieja buhona destas que venden joyas » (1988 ; 699). Ce qui n'était qu'un prétexte rapidement oublié une fois les intentions véritables de l'entremetteuse démasquées devient, dans la troisième continuation, un épisode de plus grande envergure qui fait pleinement partie du jeu de séduction mis en place par la vieille ; le marchandage entre la *corredora* et la jeune noble, Roselia, donne lieu à une sorte d'intermède commercial, dont voici un extrait :

ROSELIA. ¿Quién es, Melisa?

MELISA. Señora, una mujer que trae lindas cosas a vender y obras tan bien labradas, que parece que así se nacieron. Allí viene una gorguera muy polida; suplicote, señora, me la compres.

[...]

ROSELIA. Pues, ¿qué pides por este garvín hecho de red de oro así como está aljofarado?

CELESTINA. Mi reina, esta es cosa encomendada; espantarte hías de lo poco que de aquí he yo de sacar por mi trabajo aunque lo venda muy bien, cuanto más si lo vendo menos de lo que quiere su dueño. En seis piezas de oro me estimaron este tranzadillo.

ROSELIA. Toma cuatro por ser cosa que se lo ha puesto otra.

CELESTINA. ¿Cuatro, señora? En mi alma, no se pagan las manos, pues de aljófar tiene más; pero sin más recatear, en cinco lo toma o lo deja. [...] Mírala bien, que es pieza muy acabada de buena y barata (178-182).

12. Se fait jour à travers la mention des tissus, des broderies et des sommes d'argent un certain souci du détail, qui enrichit en même temps qu'il rend plus vraisemblable la caractérisation de Celestina en tant que mercière ambulante. Cette usurpation marchande de l'entremetteuse ne lui coûte pas beaucoup (disons qu'elle ne doit pas forcer beaucoup son naturel) et découle en bonne logique du métier qu'elle exerce de façon effective

recurso a un corredor, tercero o agente es todavía para ambos sexos el medio respetable para la elección del cónyuge. La *jattäba*, una vieja experta en tal oficio, es figura popular que se documenta hasta tiempos muy cercanos entre las sociedades musulmanas de la cuenca mediterránea. Conforme a la más trillada imagen de nuestra literatura, trabajaba aquella con frecuencia bajo el relativo disfraz u ocupación complementaria de buhonera en joyuelas y artículos de interés femenino » (1993 ; 26-27).

comme marchande de corps¹². Si l'on retrace l'histoire personnelle de chacune des entremetteuses des continuations célestinesques, elles ont d'abord été marchandes de leur propre corps avant de le devenir de celui d'autrui. Marchandes de corps, conformément au produit qu'elles mettent en vente : « [d]ánsele diferentes nombres según las cosas en que trata : como mercader de libros, de hierro, etc. » (Diccionario de Autoridades, entrée « mercader »). Ce qu'elles mettent à disposition du client, en général, ce n'est pas tant la prostituée elle-même que son corps, c'est-à-dire un service sexuel pour un temps limité et dans des circonstances données¹³. Mais les modalités de la prostitution ne sont pas uniformes dans la célestinesque, et dans certains cas, la différence entre ce qui relève d'un service sexuel ponctuel qu'offrent les prostituées, sous la coupe d'une entremetteuse, et ce qui relève d'une mise en vente de la prostituée en tant que telle, est ténue. Cela s'explique par le fait que la plupart des prostituées qui prennent une part active à l'intrigue ne font pas qu'exercer clandestinement au domicile de leur entremetteuse, à certaines heures de la journée : elles y vivent. Elles se mettent entièrement à son service, et ont tissé avec elle, bon gré mal gré, un lien affectif, outre que professionnel, et sont censées lui obéir en tout. De même, la différence entre celui qui est client occasionnel de la prostituée et celui qui, en tant qu'amant principal et/ou souteneur, a acquis ou s'est octroyé certains droits plus permanents sur elle, tend à se brouiller. Il résulte de tout cela que l'entremetteuse aussi bien que le ruffian se contentent rarement d'être de simples intermédiaires de quelque chose (un corps, un service d'ordre plus ou moins strictement sexuel) que les prostituées vendent et dont elles restent pleinement propriétaires : « una espada más larga es menester que de aquí a Roma [...] si has de defender la posesión de la señora Elicia, en cuanto ella tuviere derecho a la propiedad que tiene que nunca perderá, si con la vida no la pierde » (*Segunda Celestina*, p. 520-521), conseille Centurio, proxénète éprouvé et lucide, au jeune

12 Il va de soi qu'en parlant de marchande et de marchandises, c'est le point de vue des textes que l'on adopte, et non le nôtre. Le thème de la prostitution y est tourné en dérision et dédramatisé (sauf à de rares exceptions), ce qui peut frapper notre sensibilité actuelle.

13 Rappelons-nous les paroles qu'adresse Claudia à Esperanza dans la nouvelle « La tía fingida », attribuée à Cervantes, dans lesquelles se mêlent lexique maritime et lexique marchand : « Mira pues, Esperanza, con que variedad de gentes has de tratar, si será necesario habiéndote de engolfar en un mar de tantos bajíos e inconvenientes, te señale yo y enseñe un Norte y estrella por donde te guíes [...]; y echemos al agua la mercadería de mi nave, que es tu gentil y gallardo cuerpo, tan dotado de gracia, donaire y garabato para cuantos de él toman codicia » (2005 ; 21).

Albacín. Dans la plupart des cas, ruffians et entremetteuses considèrent que les prostituées leur appartiennent, d’autant plus qu’ils ont tissé avec elles, nous l’avons dit, des liens familiaux, des liens filiaux, voire amoureux. Ils les considèrent dans certaines continuations (la *Policiana* et la *Selvagia*, en particulier) comme leur propriété, une monnaie d’échange, et en font quasiment des esclaves dont ils disposent à leur convenance et qu’ils mettent à l’encan : à l’acte 22 de la *Policiana*, la vieille Claudina vend sa fille à deux tenanciers de *mancebías*¹⁴ : Parmenia travaillera chez eux pour une durée déterminée et, en contrepartie, ces derniers veilleront sur elle et la protégeront, d’une part, et verseront à sa mère une partie des bénéfices obtenus, d’autre part ; les termes de la négociation, de l’exploitation, devrait-on dire, sont parfaitement posés, et ce contrat de cession temporaire fait de Parmenia une marchandise, dont Palermo et Pizarro (les deux acheteurs) ont l’usufruit. Claudina devient en quelque sorte la nue-propriétaire, si on entend ici par propriétaire la personne qui possède un bien (ici, une personne) dont elle peut céder l’exploitation à quelqu’un d’autre contre compensation monétaire. Autrement dit, du point de vue de Claudina et sans que la chose lui pose un cas de conscience, Parmenia a le statut de marchandise. Dans d’autres cas, le marchand, celui qui met à disposition d’un client les faveurs sexuelles de ses belles, peut en bénéficier lui-même : c’est le cas des proxénètes de nos œuvres (les Pizarro, Palermo et autres Galterio), à la fois patrons et chalands, fournisseurs et consommateurs, exploitants et amants, dans un mélange des genres qui brouillent considérablement la nature des relations qui les unissent à ces femmes. Reprenons l’enseignement que Centurio, fine fleur du ruffianisme et expert ès « leyes de la santa gualtería », dispense à Albacín :

[...] sí, que bien sé que no soy salido cuando es entrado Grajales, y Vicente y otros veinte; que no [...] he aprendido tan poco en veinte y cinco años que sé qué es tener mugeres a ganar la vida, que no sepa que una muger que ha de tener un hombre por valiente hombre y por amor, y pelar de otros boçales para sostener a sí y a él. [...] Aprende, aprende hermano, si quieres salir buen hijo en este oficio, [...] que por vida tuya y mía, que porque mantengas la dama, que no ahorres los cuernos, y pues han de ser forçados, más vale disimulallos tú a costa suya, que no que a la tuya los disimule ella y los encubra de ti (*Segunda Celestina* ; 519-521).

13. On voit comment la relation professionnelle qui unit Centurio à Areúsa, celle d’un homme qui tire bénéfice d’une femme qui se prostitue, en

14 C’est bien ce que déplore la principale concernée : « hasme vendido a un rufián » (p. 234).

échange de la protection supposée qu’il lui garantit, relève aussi en quelque sorte de la relation amoureuse, en témoigne l’évocation des cornes (« *cuernos* »), dont il est question d’ordinaire, et dans la célestinesque en particulier, entre deux amants infidèles. Cela tient évidemment à la spécificité de la marchandise dont il est question, une marchandise humaine – avec ce que cela suppose de possibilités de projection, d’attachement et de réciprocité ; une marchandise en quelque sorte inépuisable, de plus, qui se renouvelle à mesure qu’on la vend (ou la loue), de sorte qu’elle continue d’appartenir à celui qui la vend (ou la loue), que ce soit un intermédiaire (ruffian, entre-metteuse, gérant de maison close), ou la prostituée elle-même, et que peut se créer un lien durable entre client et marchand.

14. On a affaire à des marchands de corps, et nous allons voir que la métaphore n’en est pour ainsi dire pas une. Nous ne perdons pas de vue notre objectif, celui de mettre en évidence la motivation d’un réseau métaphorique érotique qui traverse l’intégralité du corpus, qui a à voir avec la marchandise, marchandise de chair et d’os. Dans un monde où les relations humaines se monétarisent, et l’ère de l’individu s’annonce, on ne s’étonne pas que « todos los personajes de *La Celestina* cosifican a los demás, en tanto que de un modo u otro los utilizan » (Rodríguez Puértolas, 2000 ; 91)¹⁵. Cette réification se joue à différents niveaux, et c’est sur la dimension sexuelle que nous voulons mettre l’accent, que les continuateurs de Fernando de Rojas exacerbent¹⁶. Dans l’œuvre originelle, Sempronio admonestait Calisto, qui allait trop vite en besogne : « Quisieras tú ayer que te traxeran a la primera habla [...] a Melibea, como si hovieras embiado por otra qualquiera mercadería a la plaça, en que no hoviera más trabajo de llegar e pagalla » (410-411). On voit que le point de comparaison et de référence est celui du marché (la « plaça » désignant par métonymie l’activité qui s’y déroule) et de ce que l’on y trouve, la marchandise. Les continuateurs s’en souviendront : les prostituées qui se trouvent sous la houssine d’une entre-metteuse sont de véritables marchandises et le lieu dans lequel elles officient, une boutique (*una tienda*). C’est ainsi que les verbes « vender », « comprar », et tout ce qui se rattache aux activités marchandes et pécuniaires, par voie polyptotique et conceptuelle, prolifèrent dans nos œuvres.

15 Nous aurions pu citer bien d’autres formulations de ce qui est devenu, il faut bien le dire, un lieu commun critique, qui s’inscrit dans le sillon des analyses de José Antonio Maravall.

16 Pour la façon dont l’érotisme se manifeste dans le cycle célestinesque, nous renvoyons à notre thèse de doctorat (2020).

F-X. GUERRY, «Ella era el mercader y la mercadería, ella era la tienda y la tendera”... »

Voici quelques passages ciblés, tirés de quatre continuations, qui nous mettent en tête ce style imagé bien reconnaissable des personnages célestinesques :

- « [...] yo te hize conocer al cura de San Martín vendiéndote por virgen, como tú sabes, que te hize correr por moneda buena, habiendo ya sido antes quebrada en poder del maestresala del obispo viejo; y como yo fui en la casa de tu moneda la que tenía la mayordomía, no hay para qué negarme cosa [...] » (Segunda Celestina ; 169)¹⁷.

15. C’est ce que dit Celestina à une certaine Zenara, qui lui doit, selon elle, une fière chandelle.

« [...] no hay mujer cantonera que no tenga su vieja al lado para que sea corredora de estas ventas y compras. En especial conozco una de este oficio, la más principal y famosa en el pueblo y que más negocios y despachos tiene, así con legos como con clérigos [...] » (Cuarta Celestina, p. 124).

16. C’est ainsi qu’Oligides présente à son maître l’entremetteuse qui va s’occuper de ses affaires.

17. « Mira, por vida mía, como hablan en mí como en cosa que anda en venta », s’indigne Parmenia, quelques scènes avant que sa mère, Claudina, ne la loue effectivement aux deux compères que nous avons dits. La réponse de Solino, un valet entiché de la belle, emprunte au monde de l’enchère : « Esso, voto yo a tal, que si vale mi puja no dé la parte mía por menos que toda tú » (Policiana, p. 124). « ¿Quién hay que niegue que, después de salada cien veces, no os vendíades por pescado fresco? » (Polidoro ; 192), lance Casandrina à sa mère, Corneja. Plus loin, un domestique moque la virginité supposée de cette même Casandrina : « [...] adereçarémosle la casa para que la señora, su hija, dexe esta noche el postizo virgo –porque yo te juro que la ha vendido por donzella, como la vende agora a nuestro amo, más de las treze por docena » (p. 259).

18. Ces termes qui évoquent l’achat et la vente, l’adjudication d’un produit et la négociation, se trouvent à tous les coins de page dans les continuations célestinesques, et ce n’est là qu’un maigre aperçu. D’autres termes renvoient à des réalités commerciales plus tangibles : « Pocas vírgines, a Dios gracias, has tú visto en esta cibdad, que hayan abierto tienda a vender, de quien yo no aya sido corredora de su primer hilado » (Celestina, p. 298-

¹⁷ Tout le lexique de la monnaie, métaphore du sexe féminin, abonde dans ces textes : « hacer correr por moneda buena » (faire passer pour vierge une fille qui ne l’est pas), « acuñar moneda » (recoudre l’hymen, refaire une virginité).

299) ; l'expression « abrir tienda a vender » (c'est-à-dire se prostituer) et ses dérivés et variantes est reprise à foison par les continuateurs : c'est ainsi que dans la troisième continuation, Livia et Drionea sont deux prostituées clandestines dont Oligides obtient de temps à autre les faveurs : « tienen por oficio remediar necesidades ajenas y socorrer a los necesitados y desatcados envergonzantes; y aun Drionea a las veces me muestra la mercadería de la trastienda » (p. 132)¹⁸. La première partie de la phrase nous donne l'occasion d'ouvrir une parenthèse, et de nous interroger sur ce qui justifie ici l'utilisation d'un lexique à connotations vaguement religieuses — on hésite à parler de métaphores, tant les mots « *remediar* », « *necesitados* » et « *socorrer* » s'utilisent fréquemment dans des contextes non religieux, des contextes proprement économiques en particulier. On a affaire à une motivation que l'on pourrait qualifier à la fois de rétrospective et de prospective ; rétrospective (ou intertextuelle) car cette réplique rappellera certainement à la mémoire du lecteur les clients ecclésiastiques que mentionne *Celestina* au neuvième acte de l'œuvre de Fernando de Rojas, ceux qui s'empressent d'ôter leur couvre-chef lorsqu'elle pénètre dans une église comme si c'était une duchesse, nous dit-elle, des « cavalleros viejos e moços, abades de todas dignidades, desde obispos hasta sacristanes » (p. 433). Cette veine anticléricale persiste chez Sancho de Muñón, atténuée et moins corrosive que dans l'œuvre modèle ; une motivation prospective également dans la mesure où l'auteur nous en dira ensuite davantage sur le type de clients qui fréquentent les deux prostituées dont Oligides ne dresse ici qu'un portrait succinct. La motivation métaphorique, le fait que ce soit ce champ lexical plutôt qu'un autre qui ait été choisi pour qualifier les activités des prostituées et leurs clients, remonte au texte modèle, et court ensuite de continuation en continuation (des métaphores religieuses y sont en effet légion), ce qui nous rappelle à quel point il vaut la peine de lire les œuvres conjointement, comme autant de nœuds d'un réseau. Parfois les continuateurs réactivent ce champ lexical en faisant de quelque ecclésiastique, à la présence éphémère, le dindon de la farce : c'est le cas de ce ministre de l'Église de la scène 29 de la *Segunda Celestina* obligé de se cacher dans une sorte d'œnophore pour échapper aux foudres du ruffian de la jeune Portugaise avec qui il a des relations sexuelles ; c'est aussi le cas de ce jeune chanoine acoquiné qui évolue dans la sphère d'influence de Drio-

18 Cette métaphore de la « tienda » est récurrente dans la littérature érotique de l'époque : c'est la fameuse « tienda de carne » qu'aperçoivent les deux étudiants de la Manche dans une rue de Salamanque à la première ligne de la nouvelle « La tía fingida » (2005 ; 7).

nea et dont la mention est postérieure à la présentation que fait Oligides de celle-ci, qui, rappelons-le, s’occupe des nécessiteux et autres hommes au bonnet dégrafé — bonnet ecclésiastique s’entend ; voici pourquoi nous parlions de motivation prospective, ou qui se fait *a posteriori*.

19. C’est cette même motivation transversale que nous retrouvons, à plus grande échelle, avec la mention de la « tienda », dans la seconde partie de la phrase. Notre objectif n’est pas ici de percer le sens érotique spécifique de la métaphore, si tant est qu’il y en ait un. Nous ne pensons pas, en effet, que l’auteur ait voulu pointer du doigt un référent sexuel précis. Que peut bien être la « mercadería de la trastienda »¹⁹ ? Si la boutique est la maison (close) de Celestina, avec sa façade de licéité et d’honorabilité telle qu’on la voit de l’extérieur, l’arrière-boutique est l’antre des délices auquel n’ont accès que les initiés, la chambre dans laquelle ont lieu les parties de plaisir. Si la boutique est le devant (ou la devanture) de la femme, alors l’arrière-magasin, qui suppose une voie d’accès plus impraticable, une communication moins aisée, pourrait être l’anus, quelque autre trésor anatomique ou quelque spécialité sexuelle de la maison... C’est ce terme de « tienda » que l’on retrouve encore une fois dans l’avant-dernière continuation : « [...] con lo que al presente de hacienda tenía, dio consigo en París, abriendo su tienda y mostrando sus mercaderías a la corte francesa » (p. 114), explique Escalión lorsqu’il fait le portrait de Dolosina. Donnons deux derniers exemples de l’évocation de réalités marchandes appliquées à l’entremise et à la prostitution : « [...] Aquí está esta pobre mujer que, en un tiempo, le era más fácil proveer a cincuenta galanes de compañeras que el tocado de alfileres de seis a la blanca. Yo te digo, Rufino, que, a pocas vueltas, truxese yo provisión para medio campo del rey » (*Polidoro*, p. 165), se vante Corneja ; enfin, dans la *Policiana*, le ruffian Palermo parle en ces termes de son condisciple : « su tracto es cincuenta mujeres repartidas por las mancebías del reino » (p. 140).

20. Boutiques, marchandises, provisions, répartitions... on ne saurait être surpris de voir figurer ces termes dans la fiction célestinesque tant la corrélation entre prostitution et commerce va de soi²⁰. Un simple coup d’œil aux

19 Alfred Delvau lui donne un sens précis. Il rappelle l’acception obscène des termes « boutique » (la nature de la femme) et « arrière-boutique » qui en découle : « le cul, qui est situé sur le derrière, et dans lequel le membre aime se réfugier quand il est resté quelque temps dans la boutique, qui est sur le devant » (1968 ; 29).

20 Nous renvoyons notamment à un article d’Alejandro García Reidy, qui donne plusieurs exemples de cette association entre désir érotique et usage de l’argent, de cette présence

glossaires de la littérature érotique suffit à le montrer : abondent les « alquilonas » (qu'on loue à la petite semaine), les « daifas de trato », les « damas o mulas de alquiler », les « mujeres de almacén » et les « putas feriales » (qui officient dans les foires telles qu'on les connaît au Moyen Âge en Champagne ou, puisqu'il est question de l'Espagne, à Medina del Campo ou à Burgos) dans le *Glosario de la mala palabra* (1994) ; les « tiendas de carne » (on en a parlé), les « corredoras » (occurrence que l'on a déjà citée, pour qualifier les entremetteuses, assimilées à des coursières), les « regatonas » (les femmes légères qui marchandent) dans le *Léxico del marginalismo* (1977), répertoire incontournable ; si l'on change de langue et de littérature (et on se rend compte que rien ne change en somme), ce sont les expressions « mercatare, andare in mercato », « comprare in credenza o con dinare », « dare le spese » chez les poètes de l'équivoque (Toscan, 1981). Ce qui nous intéresse, ce n'est donc pas de mettre en évidence un réseau métaphorique qui n'a rien d'original, mais de montrer qu'il se caractérise par sa grande cohérence, par une adéquation profonde avec le contexte général des œuvres, en un mot, par un degré de motivation remarquable. Autrement dit, nous voudrions montrer que le sens proprement sexuel que prend l'analogie entremetteuse/marchande, analogie que nous allons ébauchant mais qui n'est que sous-jacente dans nos textes, à l'exception de *Polidoro*, où elle apparaît noir sur blanc, est fondé — la continuation qui clôt le cycle formule explicitement la métaphore en question, comme une façon de concrétiser ce qui était en puissance dans les continuations précédentes : « [...] esta sabia vieja, cuando un poco más moza [...] era la puta y la alcahueta, ella se buscaba la carga y ella se la llevaba a cuestras, ella era el mercader y la mercadería, ella era la tienda y la tendera » (p. 166), explique Rufino au sujet de Corneja, dans une phrase que nous avons mise en exergue dans le titre de ce travail. Autrement dit, la jeune femme est à la fois marchandise et marchande, à la fois boutique et boutiquière, à la fois produit, productrice et fournisseuse, ce qui est rendu possible justement par la spécificité du produit. L'analogie est fondée, disions-nous, car l'entremetteuse se comporte comme une véritable marchande dans la célesti-

significative du lexique économique et commercial et de l'emploi métaphorique du lexique monétaire dans la littérature érotique universelle, et la littérature espagnole du Siècle d'Or plus spécifiquement : « El sexo como negocio se codifica por medio de expresiones como la de abrir tienda », écrit-il (2017 ; 33). Il lie la chose aux transformations économiques et sociales que connaît l'Europe du début de l'époque moderne (essor du mercantilisme, croissance de la circulation de l'argent et de la consommation urbaine).

nesque, nous allons le voir ; elle fait sens, au-delà du jeu métaphorique facile auquel se prêtent volontiers des tournures du type « abrir tienda » – ne citons qu’un exemple, sous la plume d’Antonio de Nebrija, qui utilise l’expression en question métaphoriquement : « Yo fui el primero que abrí tienda de la lengua latina en España »²¹. En bonne marchande, pleine de l’air du temps et de l’esprit marchand qui traverse le cycle dans son entier, elle puise légitimement et vraisemblablement dans le champ lexical qui la concerne au premier chef ; ce qui vaut pour elle vaut pour tous les personnages célestinesques qui prennent une part, tantôt active, tantôt lointaine, dans l’intercession amoureuse.

21.

22. Le marchand est un intermédiaire entre le producteur et le consommateur²² ; de la même façon, dans nos œuvres, il s’agit bien de consommation, même chez les personnages nobles qui raffinent leur langage, quoi qu’en disent les critiques romantiques enclins à faire de Calisto une sorte de héros virginal²³ : « Señora, el que quiere comer el ave quita primero las plumas » (583-585)²⁴, affirmait celui-ci. Cette expression au tour proverbial inspire un personnage de roture (la perméabilité des classes sociales dans la célestinesque se fait jour jusque dans le langage), Grajales, dans la *Segunda Celestina* : « que la polla pelada se ha de comer [...] » (493). L’entremetteuse fait donc le lien entre le consommateur, qui meurt d’envie de croquer la femme « por fruta de sobremesa » (*Segunda Celestina* ; 489) ou « fruta de postre » (*Cuarta Celestina* ; 160), et le producteur, à savoir, selon les cas, les parents de la belle (Teofilón est à ce titre exemplaire, lui qui s’inquiète à maintes reprises de la santé des plantes qu’il cultive, attaquées de toutes parts, de même qu’il s’inquiète des coups portés à la vertu de sa fille²⁵), ou la

21 Cité par Rico (1978 ; 100).

22 Nous renvoyons à Nettel (1997 ; 25).

23 Nous avons en tête ce type de considérations de Marcelino Menéndez Pelayo, qui compare héros shakespeariens et héros castillans : « Romeo [...] es también más lírico, romántico y soñador [que Calisto]. Su lenguaje, constantemente figurado y poético, eleva el pensamiento a una esfera superior a la del puro realismo. Pero su amor carece de la virginidad del de Calisto [...] » (1943 ; 356).

24 Calisto déchire l’emballage d’un cadeau tant désiré et durement acquis (« no me destroces ni maltrates [...] ¿Qué provecho te trae dañar mis vestiduras ? », réagit Melibea). Pour ce processus de chosification ou, mieux encore, de comestibilisation que Calisto fait subir à Melibea, si l’on nous permet le néologisme, nous renvoyons à Deyermond (2008).

25 Tout au long de l’œuvre, le verger que Teofilón s’efforce de protéger coûte que coûte des attaques extérieures est la représentation symbolique de Roselia, sa fille, dont la retenue

belle elle-même (noble ou prostituée), qui ne prodigue pas ses charmes de façon déraisonnable ; elle intercède, enfin et surtout, entre les deux amants. Nous avons trouvé cette comparaison dans des textes bien antérieurs, de facture juridique en l’occurrence, sans qu’elle fasse l’objet d’aucun développement : le corpus des *Siete Partidas* établit une typologie de ceux qui s’adonnent à l’entremise amoureuse (la *alcahuetería*) : le troisième type concerne « los que andan por trujamanes alcahuetando las mujeres que están en sus casas para los varones » (2008 ; 665-666) ; le terme « trujamán » (pour nos entremetteuses, « trujamana ») désigne dans son sens premier, selon le dictionnaire de l’Académie Royale, la personne qui conseille ou joue le rôle de médiateur, en particulier lorsqu’il s’agit d’acheter, de vendre ou d’échanger. Quatre siècles plus tard, dans le fameux épisode des *galeotes*, Don Quichotte interroge les prisonniers sur lesquels il tombe par hasard, dont l’un d’eux qui a écopé d’une peine de quatre années de galères. Pour quelle raison ? « [P]or haber sido corredor de oreja, y aun de todo el cuerpo. En efecto, quiero decir que este caballero va por alcahuete [...] », explique l’un de ses compagnons de rame. Le chevalier à la triste figure, avec le discernement qu’on lui connaît, file la métaphore et loue un métier tant vilipendé : « [...] no merecía ir a bogar en las galeras, sino a mandallas y a ser general dellas. Porque no es así como quiera el oficio de alcahuete, que es oficio de discretos, y necesarísimo en la república bien ordenada [...] como corredores de lonja » (Cervantes, 1990 ; 309-310). Un dernier exemple strictement contemporain du cycle célestinesque, qui renverse en quelque sorte l’analogie, et compare le marchand à l’entremetteur (et non l’inverse) : dans son *Instrucción de mercaderes*, l’un des grands économistes de l’âge moderne, Luis Sarabia de la Calle, utilise, en effet, cette métaphore : les marchands « que quieren ser ricos, y siguen en los tratos [...] hacen a la caridad alcahueta de su codicia » (1949 ; 37). Il est vrai que cette métaphore vient peut-être d’autant plus naturellement à l’esprit que le marchand coudoie volontiers les milieux prostibulaires dans la littérature de l’époque : l’une des rares mentions que l’on trouve dans la célestinesque présente de fait le marchand dans le rôle peu flatteur du client

et la pudeur sont battues en brèche par les intrusions de la vieille Claudina. Elle piétine l’honneur de la famille, selon le père qui finira par tuer sa propre fille et l’entremetteuse, comme les nuisibles piétinent les parterres de fleurs : « Parésceme que estos laureles están estragados de savandijas » (*Policiana*, p. 225) ; « Estos çidrales están roídos y siempre he temido que andan animales que de noche los estragan » (p. 254).

F-X. GUERRY, «Ella era el mercader y la mercadería, ella era la tienda y la tendera”... »

habitué de la boutique (dans son sens imagé, cela va désormais sans dire) de la mère Dolosina :

DOLOSINA. ¿Hija, Lelia, hija Lelia? corre presto, por tu vida, mira quién llama a tal puerta a tal hora, y si es el mercader de quien te dixen hoy. [...]

LELIA. El mercader de Claudia vino luego que tú te fuiste, y ha estado con ella y se ha ido.

DOLOSINA. ¿Qué truxo?

LELIA. Una saya naranjada que cantusó a su esposa, para Claudia, y un manto razonable guarnecido, para ti. (*Selvagia*, p. 120 et 149).

23. Un marchand qui joue en quelque sorte son rôle (il n'est caractérisé d'ailleurs que par son métier, et de la sorte, essentialisé) jusque dans les présents, c'est-à-dire la marchandise (dérobée à son épouse, avec la ruse proverbiale propre aux gens de sa profession), qu'il offre à sa prostituée de prédilection ; le style elliptique et quasiment télégraphique de Lelia (« vino luego que tú te fuiste, y ha estado con ella y se ha ido ») n'empêche pas de comprendre le type de relation qu'entretiennent Claudina et l'homme en question. Hors du cycle célestinesque, on se rappelle forcément Diomedes dans *La Lozana andaluza* de Francisco Delicado, marchand qui finit par devenir l'entremetteur de sa compagne, mêlant activités mercantiles orthodoxes et illicites²⁶. Il arrive que ce soit le marchand qui soit trompé par une femme aimant le changement : c'est ainsi que dans l'anonyme *Thebayda*, Franquila, dont le mari marchand s'est absenté, recouvre une fougue sexuelle qui s'était éteinte, successivement dans les draps du fier-à-bras Galterio et du jeune page Amintas :

[...] el autor de la *Thebayda* no tendrá reparos en mostrarnos su bajo comportamiento sexual, como aparecía en la tradición de las *novelle*. Basta recordar la cantidad de relatos existentes sobre los cuernos del mercader ausente, y un ejemplo claro en nuestra literatura aparece en *El libro de buen amor*, con don Pitas Payas que dejó su mujer en casa y marchó a Flandes (Canet Vallés, 2003 ; 46-47)²⁷.

24. Cette analogie dont nous avons cité plusieurs exemples, ainsi qu'une certaine tradition littéraire qui remonte au moins au Moyen Âge aussi bien

26 « Y pasando él en Levante con mercancía, que su padre era uno de los primos mercaderes de Italia, llevó consigo a su amada Aldonza [autre marchandise parmi les marchandises], y de todo cuanto tenía la hacía partícipe. [...] y como él era único entre los otros mercaderes, siempre en su casa había concurso de personas gentiles y bien criadas [...] » (2013 ; 20).

27 Le marchand, figure majeure de la poésie qui met en scène hommes cocus et femmes *malmaridadas*, peuple les pages de *El erotismo en la poesía de adúlteros y cornudos en el Siglo de Oro* de Cantizano Pérez (2007).

italien qu’espagnol, qui fait du marchand un personnage empêtré dans des intrigues sexuelles variées et frayant avec les acteurs de la prostitution, placent celui-ci sous le signe de l’érotisme et, par voie de conséquence, toutes les activités marchandes qui sont les siennes.

25. Au-delà de la tradition et de la permanence de certains motifs folkloriques, cette analogie entre marché des affaires et marché des affects, entre négociation marchande et négociation amoureuse, qui peut sembler facile et éculée, non seulement se justifie pleinement dans les textes, mais trouve aussi un nouvel élan : les entremetteuses adoptent certains traits professionnels propres aux marchands et deviennent, à leur tour, des marchandes. S’il est vrai que les femmes du peuple avaient très peu d’opportunités dans le monde du travail au XVI^e siècle, à l’exception de quelques métiers traditionnellement exercés par des femmes, associés au monde du rapiècement, à la boulangerie, au débit de boisson, à la domesticité d’une maison ou à la prostitution²⁸, il y avait ici et là quelques marchandes : dans sa monographie consacrée à Juan de Cuéllar, Rafael Ródenas Vilar dit par exemple en avoir identifié une à Ségovie en 1561 (1990 ; 160). De telles activités requéraient le consentement marital et, justement, nos entremetteuses n’ont pas ou n’ont plus de mari : on se demande si celui de Celestina, chez Fernando de Rojas, n’a pas une existence et une justification purement parémiologiques (« ¡O qué comedor de huevos asados era su marido! », s’exclame Pármene) (p. 256) ; Claudina est veuve (« viudez [...], que no ay dolor que se le yguale ») (*Policiana*, p. 164) tandis que Corneja semble n’avoir jamais été mariée — « [...] no se sabe determinar cuál sea su padre » (*Polidoro*, p. 168), nous dit Rufino au sujet de la fille de celle-ci. Dans le cas de Dolosina, le consentement marital est total et devient complicité : « Fue [...] casada con un panfarrón llamado Heterino [...] ordenándose entre las dos casas de discípulos, no pocos [...] malos recaudos entre día » (*Selvagia*, p. 115).

26. Le mari absent ou approbateur, nos entremetteuses tiennent leur comptabilité comme de vrais marchands. Lorsque Solino et Salucio demandent à Claudina quelque tendron avec qui entretenir des relations amoureuses, celle-ci fait preuve d’un sens aigu de l’organisation et de la gestion de son stock de jeunes filles : « [...] yo daré buelta a mis registros y os daré dos mochachas tan a vuestra condición que por peso y medida vengán

28 Nous renvoyons, pour cette question, à Fernández Álvarez (1989 ; 174-177).

como las quisiéremos » (*Policiana*, p. 211) – les jeunes filles sont jaugées et toisées comme quelques comestibles. Bien que la comptabilité de l’entremetteuse soit rudimentaire, sans double entrée, car il semblerait qu’elle n’indique dans ses cahiers que les filles qui font partie de son sérail (c’est-à-dire dans la colonne du crédit), et non celles qui s’en vont, son registre rappelle le livre de comptes tel que le présente Diego del Castillo dans son *Tra-tado de cuentas* (1522). Nous parlions de sens aigu de l’organisation : « [L]a racionalidad preside, naturalmente, la gestión del mercader », écrit Rafael Ródenas Vilar (1990 ; 106), et celle de l’entremetteuse célestinesque, sans que la chose entre aucunement en contradiction avec les arts magiques qu’elle pratique. Ana Vian Herrero (1997) montre, à ce propos, que dans les continuations, la rationalité gagne peu à peu du terrain, et que l’entremetteuse manifeste une grande lucidité sur ses propres agissements ; le recours à la magie est par ailleurs de moins en moins fondé et devient à certains égards un élément parodique parmi d’autres²⁹. Se fait donc jour chez l’entremetteuse la volonté (et nous continuons de lire le portrait du marchand tel qu’il est brossé par Rafael Ródenas Vilar) de « seguir de cerca toda operación emprendida, sin descuidar detalles » (1990 ; 106). Avant d’intervenir dans une affaire, l’entremetteuse élabore une stratégie de façon très rigoureuse : « quiero [...] bien pensar con reposo lo que le he de decir, y con mucha cautela proveer con qué oro doraré la píldora [...], con qué palabras paliadas solaparé el negocio a que voy [...], en qué matiz de bondad envestiré mi mensaje [...] » (*Cuarta Celestina*, p. 165-166), s’interroge Elicia avant de s’infiltrer dans la maison de Roselia. On note, par ailleurs, chez l’entremetteuse cette « soif de nouvelles [...] insatiable » que l’historien Henri Lapeyre met en évidence à travers la lecture de la correspondance du marchand Simón Ruiz. Il précise : « Bien entendu on s’inquiète avant tout de la situation économique, des cours des marchandises ou des changes, des tendances du marché [...] » (1995 ; 114). De la même façon, Celestina s’enquiert de la façon dont ses nièces de cœur et de corporation gèrent la relation avec leurs clients respectifs : « y no dexes de continuo avisarme de lo que passa, porque a nuevas necessidades, nuevos consejos » (*Segunda Celestina*, p. 553), enjoint-elle à Elicia ; les questions à répétition que ne manque jamais de poser l’entremetteuse à son retour, lorsqu’elle s’est absentée – « Pues ¿quién vino a buscarme? [...] ¿Quién? [...] Di adelante.

29 Nous renvoyons également à un article que nous avons écrit (2020), dans lequel nous montrons comment l’intervention d’une entremetteuse est de moins en moins justifiée dans les continuations célestinesques.

F-X. GUERRY, «“Ella era el mercader y la mercadería, ella era la tienda y la tendera”... »

[...] Di más. [...] ¿Hay más? » (*Cuarta Celestina*, p. 198-199) ; « ¿ha venido alguien a buscarme? » (*Selvagia*, p. 149) — témoigne de cette soif de nouvelles. Les entremetteuses sont au fait de la situation, des tendances du marché prostibulaire, et gardent un œil grand ouvert sur la concurrence :

[...] nuestra vecina la Calventa, que primero recibe que da [...]. Yo, seguro que otra diligencia que la tuya trae nuestra comadre la Pinta [...] que no se toma espada ni armas que no pasen por su registro [...]; de otra manera cumplen [...] nuestras amigas de la Claustrilla y las bagasas de San Cristóbal. Pues la amiga del cura Bermejo, ¿de qué ha medrado de pocos días acá? (*Cuarta Celestina*, p. 134-135).

27. D'autres caractéristiques étayent cette comparaison entre les figures du marchand et de l'entremetteuse célestinesque : une religiosité qui consiste en des pratiques externes de dévotion ou en un ritualisme superstitieux, difficilement conciliables avec des activités de prostitution ou de vente volontiers taxées d'immoralité ; une sorte d'organisation corporative, car la célestinesque distingue entre maîtresses et apprenties, expertes et néophytes ; une pratique constante de la négociation ; une formation empirique plus que théorique (les nièces des entremetteuses apprennent, en effet, à recoudre les hymens et à confectionner différents breuvages médicaux par mimétisme, en observant leur tante, et directement sur le terrain³⁰) ; la dangerosité et la dureté du métier : le seul marchand qui joue un rôle relativement important dans l'action de l'une de nos œuvres, originaire de Burgos, se lance dans un monologue intense dans lequel il déplore les conditions de vie âpres qui sont les siennes, dont voici un extrait :

¡Oh, qué desasosgado oficio es el del mercader, que ni goza el hombre de sus hijos ni de su mujer ni del reposo y regalo de su casa! [...] Nunca nos falta un sobresalto que impida nuestro reposo, y, en fin, con todos estos trabajos y ganancias, no cabe más pan en mi vientre que en el de un pobre labrador [...] (*Polidoro*, p. 289).

28. C'est un discours que l'on a envie de mettre en regard de celui que l'entremetteuse célestinesque a l'habitude de faire lorsqu'elle insiste, avec un orgueil non dissimulé, sur la trajectoire vitale et professionnelle qui est

³⁰ Voici les recommandations que donne Celestina à Drionea avant de s'absenter : « Si viniera de mucha priesa la desposada que hice haber aquel hijo del racionero, en el tabladillo hallarás la cajuela pintada de los virgos. Toma de ahí lo que sabes, y restáurale la flor perdida, ni más ni menos de como me lo viste hacer a la que estotro día se casó con el carpintero. Y si estoviere muy abierta, cúrala con punto, muy sotilmente » (*Cuarta Celestina*, p. 173).

F-X. GUERRY, «“Ella era el mercader y la mercadería, ella era la tienda y la tendera”... »

la sienne, ponctuée de châtiments judiciaires (mise au pilori, plumage, brimades diverses), d’insuccès de tous types :

Escarmentada había ya de estar de las veces que he sido empicotada y azotada por este oficio en muchos pueblos de Castilla, y no me viniese más mal; que esto fruta común es de Brumandilón y de mí traer las espaldas pintadas con bandas de color purpúreo y las cabezas con mitras y rocaderos (*Cuarta Celestina*, p. 166)³¹.

29. Les marchandes (le terme s’impose) du corps feraient partie de ce groupe auquel Jacques Le Goff ne s’intéresse pas dans son célèbre *Marchands et banquiers du Moyen Âge*, c’est-à-dire les petits marchands, « marchands de détails, usuriers à la petite semaine, colporteurs » (2013 ; 2). Bien que pour Gutiérrez de los Ríos, « el que vende por menudo [...] no se puede decir verdaderamente mercader » (2000 ; 26-27), les boutiquiers entrent dans la catégorie hétéroclite du marchand, qui englobe, selon Enrique de Villena, aussi bien les acheteurs et les vendeurs qui voyagent comme « los mesoneros, boticarios, tenderos [...] y todos los otros que so cierto precio y avenencia buscan y han ganancia de que viven » (1995 ; f. 170v). A mi-chemin entre les marchands de boutique (en tant que *madre* d’une maison close) et les vendeurs ambulants (en tant qu’intermédiaires), *id est*, au dernier échelon de la hiérarchie commerciale, conformément à la distinction cicéronienne entre *mercatura tenuis* et *mercatura magna*, assimilées par la législation somptuaire castillane aux métiers manuels (Molas, 1985 ; 48 et 130), nos entremetteuses portent un double stigmaté : comme l’écrit Michel Cavillac à propos du tropisme mercantile chez le *pícaro* Guzmán : « el comercio, por sus connotaciones deshonorosas, venía a sintonizar con la bajeza de tales personajes » (2010 ; 26) ; un double stigmaté qui s’imprime dans le lexique érotique célestinesque.

30. Les personnages de basse extraction des continuations (pas seulement les entremetteuses) sont tous impliqués dans des transactions économiques, dont beaucoup se font en numéraire, des transactions à toute petite échelle, bien sûr, mais qui se multiplient et se diversifient par rapport à *La Celestina*. Voici quelques exemples tirés des deux premières continuations, qui sont généralisables à l’ensemble du corpus : dans la *Segunda Celestina*, Elicia soutire de l’argent à Crito avec matoiserie, en lui faisant croire qu’elle

31 Elle décrit là le châtiment qui était infligé aux personnes condamnées par la justice (port d’une mitre qui indiquait la nature du délit commis).

n'en veut pas³² ; plus loin, Barrada, un client, donne quatre ducats en guise d'arrhes, « para paga y señal », dit-il (492) ; dans un autre épisode, le ruffian Pandulfo demande à Celestina de lui prêter dix sous, ce qui donne lieu à un discours de la vieille sur l'imprudence de prêter sans demander en retour quelque gage³³. Dans la *Tercera Celestina*, les transactions du même Pandulfo sont l'occasion d'un long développement émaillé de chiffres et d'un jargon mercantile : « deajo un doblón en señal ; y para acabarle de pagar, he menester seis ducados [...] », « cambiaré [tus corales] [...] y granjaremos dos pares de reales más de lo que valen, y de ellos te compraré otra joya [...] » (p. 409). Ces opérations prennent une ampleur maximale dans la dernière continuation, quand le protagoniste, un *indiano*, vient de recevoir quelque cent-cinquante mille ducats dans trois navires qui viennent du Pérou ; il sera victime du vol de plus grande envergure du cycle, de la part de ses domestiques : usurpant l'identité de son majordome, ils dupent un marchand de Castille qui se définit lui-même comme « trampeador », et qui voulait réaliser sa dernière transaction (à savoir, s'emparer de la fortune de Polidoro, le nouveau riche) avant de prendre sa retraite (289-293). Tous les personnages ou presque adoptent une série de comportements que nous pourrions qualifier d'économiques, que nombre de moralistes de l'époque dénoncent, avec une attention particulière portée aux marchands. Ils transgressent la notion de « juste prix » (« precio justo »), héritée de la scholastique et en vigueur dans tous les traités de morale économique du Moyen Âge et de la Renaissance, selon laquelle il ne fallait pas vendre une chose plus chère qu'on ne l'avait achetée et à un prix excessif (en tenant compte de la plus-value du travail investi)³⁴. Cette doctrine trouve un écho dans la troisième continuation, lorsqu'Eubulo vitupère tous les hommes, de façon indiscriminée, en raison de leur convoitise, et, notamment, « [...] los logreros y usureros, los oficiales, los mercaderes y tratantes que llevan más del justo precio por la cosa que venden, y con juramentos falsos cambian sus haciendas » (314). Ces pratiques marchandes réprou-

32 Elicia mentionne l'air de rien les plaintes que Celestina a émises contre Crito, qui n'offre que de menus affiquets, afin de forcer la main de ce dernier et de l'obliger à payer : « ELICIA. [...] me preguntó [...] si me havías dado mucho, y yo dixé que no me havías dado nada [...] / CRITO. [...] Ora pues, que esso yo lo remediare, y ves aquí dos doblas. / ELICIA. Téngotelo en merced, señor. No me las des, que yo no lo digo por esso, sino porque creo que haze mucho esto a su intención » (308-309).

33 Voici l'une des phrases de ce discours : « [...] nunca vi buen enxemplo deste prestar sin buena prenda, porque quien presta no cobra, y si cobra, no tal, y si tal, enemigo mortal » (p. 561).

34 Nous renvoyons à Nettel (1997 ; 25).

vées par les moralistes ont toute leur place dans nos œuvres : c’est ainsi que dans la *Tercera Celestina*, le ruffian Rodancho promet ceci à une prostituée qui refuse de vendre son manteau : « Si costó ocho [ducados], yo te doy mi palabra que los corredores sean tales que más de nueve cueste al que le llevaré » (412). Dans le domaine plus proprement sexuel, le domestique Tristán s’étonne du nombre de prostituées qu’il y a dans la ville, après que Corneja a souligné le fait qu’on en trouve « a cada rincón » : « Pues si es tan fácil mercadería, ¿cómo anda en tantas pujas que de cuarto se ha subido a real y el que así no paga no osa más tornar a la tienda [...]? » (*Polidoro*, p. 265), demande-t-il, pointant du doigt les failles d’un marché autorégulé, et le prix anormalement élevé, que les prostituées aient passé entre elles un accord illicite afin de monter leurs prix, ou que la clientèle croisse à un rythme supérieur à celui de l’offre. Les entremetteuses de nos textes ont coutume de mettre l’accent sur les efforts colossaux qu’implique l’exercice de leur métier (on l’a déjà évoqué) pour justifier la facture salée qu’elles font payer à leurs clients.

31. Un autre critère pour garantir l’équité des échanges commerciaux consiste dans l’absence de malfaçon ou de défaut dans la marchandise que l’on met en vente — aussi bien du point de vue de la qualité que de la quantité (Nettel, 1997 ; 73) : nous renvoyons au cinquième chapitre de la *Instrucción de mercaderes* de Sarabia de la Calle : « De la calidad que han de tener las mercaderías y cuando se han de decir las tachas secretas de la mercadería » (1949 ; 61). L’entremetteuse célestinesque ne respecte pas cette règle ; c’est ainsi que dans la première et la deuxième continuations, Barrada paie quatre ducats à Celestina afin de pouvoir bénéficier des faveurs sexuelles d’Elicia, mais ne voilà-t-il pas que celle-ci joue la pudibonde et refuse de se donner. Celestina tente de calmer le jeu et l’emportement de Barrada : « Y tú, señor, súfrete, súfrete, que más días hay que longanizas, que otro día amanecerá y hará buen tiempo; que yo salgo por fiadora [encore un terme tiré du champ lexical économique-commercial] que antes de ocho días ella te ruegue que no te vayas » (*Segunda Celestina*, p. 511). Mais Elicia ne s’adoucit guère et Barrada, tout feu tout flamme, décide de se venger de Celestina, qui l’a trompé sur la marchandise : « [quiero] que me deis cuenta con pago de los dineros que os di y de la burla que me hiciste » (*Tercera Celestina*, p. 542). Et de même que Sarabia de la Calle dénonce ceux qui vendent du laiton pour de l’or, dans *Polidoro*, Salustico se moque de Corneja qui affirme que sa fille « está como una palomita,

tan simple como cuando la pari[ó] » (*Polidoro*, p. 212) : « yo me acuerdo de cuando la distes al maestrescuela de Salamanca, que aún estaba la pobre en agraz y la maduraron a empujones » (p. 213) ; Casandrina est cueillie avant maturité, c’est en verjus que la consomment les clients... Il y a souvent tromperie sur la marchandise dans la célestinesque, et en particulier sur la virginité des filles que les entremetteuses mettent sur le marché, une virginité maintes fois reprise (c’est le fameux « la vendí tres vezes por virgen ») (*Segunda Celestina*, p. 235). De fait, les personnages taxent constamment les vieilles intermédiaires d’être sournoises, hypocrites et mystificatrices et, ce qui revient au même, d’être pleines de convoitise : « [...] la insaciable hambre de la codicia nunca olvida » (*Selvagia*, p. 116), dit par exemple le domestique Escualión au sujet de Dolosina. La réprobation de la convoitise (et de l’un de ses symptômes, l’escroquerie) constitue précisément le cœur de l’argumentation des moralistes de l’époque contre les marchands : Juan de Arce de Otálora, dans ses *Coloquios de Palatino y Pinciano* (1550), met dans la bouche de plusieurs personnages typifiés (le médecin, le lettré, etc.) une phrase qui condense en quelque sorte ce en quoi consiste leur activité professionnelle ; celle du marchand, adressée aux autres, est la suivante « Hos sex ego defraudo », autrement dit, « je les [les clients, peut-on supposer] trompe six fois » ; vendre et abuser ne sont pas choses différentes.

32.

33. Si *La Celestina* met en scène une société de fin de siècle dans laquelle le numéraire s’impose de plus en plus, ses continuations représenteraient une étape supplémentaire, avec la distorsion et l’artifice que suppose tout texte littéraire, *a fortiori* dans le cas d’une continuation : la mentalité bourgeoise marchande que charrie le modèle, et l’appât du gain, se font de plus en plus concrets et donnent lieu à une série d’opérations proto-financières, qui créent les conditions d’une poétique réaliste, et préludent à ce que sera le *Guzmán de Alfarache*, et le roman moderne, à la différence près que l’on n’y retrouve pas le discours de type mercantiliste philo-bourgeois mis en évidence par Michel Cavillac dans le genre picaresque³⁵ ; ces opérations sont fondamentalement liées, en effet, à la sexualité tarifée, qui se monétarise de plus en plus, et se fait de plus en plus visible et ostensible. Tandis que dans *La Celestina*, la vieille demandait à Sempronio à la dérobee :

35 Nous renvoyons notamment à Cavillac (2014).

« Dile [a Calisto] que cierre la boca y comience abrir la bolsa » (267), dans la *Selvagia*, Dolosina ne fait pas tant de manières :

DOLOSINA. Yo te diré: tú tienes pujamiento de sangre, por tanto paréceme que alguna sangría será necesaria.

SELVAGO. ¿Quieres decir, madre, que dineros lo pueden hacer todo?

DOLOSINA. Parece que me viste el juego.

SELVAGO. ¿Pues será menester otra cosa?

DOLOSINA. Sí, tres en número.

SELVAGO. ¿Cuáles son?

DOLOSINA. Las que el Gran Capitán al arzobispo mozárabe señaló, cuando la guerra de Orán ordenaba.

SELVAGO. Di, pues, ¿qué fue lo primero?

DOLOSINA. Dineros.

SELVAGO. ¿Lo segundo?

DOLOSINA. Dineros.

SELVAGO. Bien te entiendo; di qué fue otra cosa.

DOLOSINA. Dineros (142-143)³⁶.

34. Le *topos* « pecunia omnia vincit », d'origine gréco-romaine, est réactualisé par la tradition hispanique, depuis Juan Ruiz (« dinero [...] / toda cosa del siglo se faze por su amor ») jusqu'à Francisco de Quevedo (« poderoso caballero / es don Dinero »³⁷) ; on le retrouve à plusieurs reprises dans les pages de toutes les continuations : « Muy engañado estás, señor, si piensas que haya ya voluntad que no se compre con dinero [...]. Por éste todo anda al almoneda » (*Segunda Celestina*, p. 115) ; « ¿No sabes que en el mundo cuanto se habla y se anda, cuanto se miente, [...] cuanto se trafaga, cuantos engaños se hacen, todo es por haber dinero? » (*Tercera Celestina*, p. 439) ; « todas cosas obedece a la pecunia » (*Cuarta Celestina*, p. 159)³⁸. C'est la dimension pécuniaire et marchande de la prostitution qui se fait jour dans nos textes, plus que sa dimension charnelle : les continuateurs mettent particulièrement en relief les transactions entre entremetteuses et ruffians, les appointements des prostituées et leur sujétion économique au *padre* ou à la *madre* du lupanar³⁹, les prêts, les mouvements d'argent qu'entraîne l'exercice de la prostitution. Si *La Celestina* montrait les prologo-

36 De la même façon, voici le conseil que donne Brumandilón à son maître Lisandro dans la troisième continuation : « De la mi vieja te sé decir que hablarle más de una vez en su oficio es dar de espuelas al que corre y despertar al que vela; anden dineros, que bailaremos todos » (p. 159).

37 Sur ce *topos* dans la poésie baroque, voir Osuna Cabezas (2015).

38 Sur le profit et l'argent comme « catalizador de la acción », « motor de la actuación de la mayor parte de los personajes » dans cette continuation, cf. Giménez Micó (1994 ; 44 et 47, respectivement).

39 Nous avons en tête les altercations entre Pandulfo et Palana, Pandulfo et Quincia dans la *Segunda Celestina*, et entre *Orosia* et Palermo dans la *Policiana*.

mènes d'un monde bouleversé par la course généralisée après le lucre, lequel se concrétisait surtout dans les vols et le crime, ses continuations font un pas de plus : les personnages raffinent leur grivèlerie, en utilisant les armes que leur fournissent le commerce et les échanges économiques ; les relations pécuniaires se densifient, bien que l'on voie tout depuis le prisme étriqué des personnages de bas acabit.

35. L'utilisation d'un vocabulaire marchand sexuellement connoté n'est pas due simplement au poids de la tradition lexicale érotique, par force d'inertie. Ce vocabulaire forme un réseau isotopique cohérent et motivé dans des textes où prévalent effectivement les réalités commerciales. Autrement dit, les métaphores que nous avons mises au jour (la boutique et son éventaire, la monnaie, le marché et ses fluctuations, la mise aux enchères, etc.) ne figurent pas dans nos textes parce qu'elles sont éculées et qu'elles se trouvent couramment, de fait, dans les textes du Siècle d'Or qui abordent cette question de la prostitution ; ou, du moins, pas seulement pour cette raison. Elles y figurent parce qu'elles ne pouvaient pas ne pas y figurer, parce que tout les y appelle. Que pourraient faire les personnages, sinon piocher dans ce qui constitue leur horizon quotidien ? Que pourraient faire les entremetteuses, qui se comportent comme de vraies marchandes, sinon emprunter au monde des affaires dans lequel elles baignent ? L'argent est la mesure de tout, le point de référence qui vient le plus spontanément aux lèvres pour beaucoup des personnages ; il est logique qu'il soit aussi le comparant qui vienne naturellement à l'esprit lorsqu'il s'agit de choses sexuelles.

36. La caractérisation des entremetteuses comme marchandes du corps vient de l'intensification de certains des aspects plus sordides et, partant, plus sensationnalistes de la prostitution, à peine ébauchés ou tout simplement absents dans *La Celestina* : le va-et-vient des clients, qui donne lieu à une série de transactions et de mesquineries commerciales, est ininterrompu ; la maison close et les méthodes de captation et de débauchage des prostituées jouent un rôle de plus grande ampleur ; la figure de la mère qui prostitue sa fille donne lieu à des épisodes d'un dramatisme facile. Nous en venons à penser que de même que le sexe est soumis aux lois du marché dans la diégèse, celles de l'offre et de la demande, la présence du sexe dans le cycle célestinesque est soumise aux impératifs du marché littéraire — dans une acception très moderne du terme telle que l'envisage Esteban Martín (2020 ; 401). En faisant ressortir le côté scabreux de cette marchan-

F-X. GUERRY, «Ella era el mercader y la mercadería, ella era la tienda y la tendera”... »

disation des corps, particulièrement propice à attirer la curiosité du public, les continuateurs deviennent en quelque sorte les véritables marchands du sexe, et nos célestines les entremetteuses entre les auteurs et le public. Y a-t-il donc derrière cette exacerbation des aspects marchands de l’entremise une justification plus commerciale et opportuniste qu’esthétique ? L’alternative est la suivante : nos œuvres reflètent-elles un processus historique de marchandisation, de monétarisation et de conversion d’une économie féodale en une économique numéraire⁴⁰ spécifique à la Castille de la première moitié du XVI^e siècle, en phase avec ce que Vicens Vives a appelé « el meteoro burgués⁴¹ » ? Ou versent-elles dans un sensationnalisme facile, dans l’exagération propre à toute continuation littéraire ? Les deux choses ne s’excluent pas, et la juste réponse est probablement au milieu.

Bibliographie

Textes de référence

ALPHONSO X, *Siete Partidas*, Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2008.

ANONYME, *La Comedia Thebayda*, éd. José Luis Canet Vallés, Salamanca, Universidad de Salamanca, 2003.

ANONYME, *Tragicomedia de Polidoro y Casandrina*, éd. Pedro Luis Críez Garcés, *Edición y estudio de la Tragicomedia de Polidoro y Casandrina (Ms. II-1591 de la real Biblioteca)*, thèse doctorale, Universidad Complutense de Madrid, sous la direction d’Ana Vian Herrero, 2016. En ligne (consulté le 26 février 2021) :

<https://eprints.ucm.es/id/eprint/39807/1/T37914.pdf>

CERVANTES Miguel de, *Don Quijote de la Mancha*, éd. John Jay Allen, Madrid, Cátedra, 1990.

⁴⁰ Cité par Maravall (1972 ; 61-65). Simon Kroll montre à quel point Feliciano de Silva, qui vit dans un monde « de desenfrenada mercantilización », met en scène, dans la Segunda Celestina, des relations amoureuses régies par l’argent (2018 ; 508).

⁴¹ Cité par Molas (1985 ; 38).

F-X. GUERRY, «Ella era el mercader y la mercadería, ella era la tienda y la tendera”... »

_____, «La tía fingida» (nouvelle attribuée), Alicante, Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 2005.

DELICADO Francisco, *La Lozana andaluza*, éd. Folke Gernert et Jacques Joset, Madrid, Real Academia Española, 2013.

FERNÁNDEZ Sebastián, *Tragedia Policiano*, éd. Luis Mariano Esteban Martín, *Edición y estudio de la Tragedia Policiano*, thèse doctorale, Universidad Complutense de Madrid, sous la direction de Víctor Infantes de Miguel, 1992. En ligne (consulté le 26 février 2021) : <https://eprints.ucm.es/id/eprint/3294/1/T17676.pdf>

GÓMEZ Gaspar, *Tercera parte de la tragicomedia de Celestina*, éd. Rosa Navarro Durán, *Segundas Celestinas*, Madrid, Fundación José Antonio de Castro, 2016.

GUTIÉRREZ DE LOS RÍOS Gaspar, *Noticia general para la estimación de las artes*, Salamanca, CILUS, 2000.

JOLY Monique, *La bourle et son interprétation. Recherches sur le passage de la facétie au roman : Espagne, XVI^e-XVII^e siècles*, Lille-Toulouse, ANRT-France-Ibérie recherche, 1986.

MUÑÓN Sancho de, *Tragicomedia de Lisandro y Roselia, llamada Elicia y, por otro nombre, cuarta obra y tercera Celestina*, éd. Rosa Navarro Durán, Madrid, Cátedra, 2009.

ROJAS Fernando de, *La Celestina. Comedia o Tragicomedia de Calisto y Melibea*, éd. Peter Russell, Barcelona, Castalia, 2013.

RUIZ Juan (Arcipreste de Hita), *Libro de Buen Amor*, éd. Gybbon-Monypenny, Madrid, Castalia, 1988.

SARABIA DE LA CALLE Luis, *Instrucción de mercaderes*, Madrid, Joyas bibliográficas, 1949.

SILVA Feliciano de, *Segunda comedia de Celestina*, éd. Consolación Baranda, Madrid, Cátedra, 1988.

F-X. GUERRY, «“Ella era el mercader y la mercadería, ella era la tienda y la tendera”... »

VILLEGAS Alonso de, *Comedia llamada Selvagia*, éd. Feliciano Ramírez de Arellano Fuensanta del Valle et Sancho Rayón, Madrid, imprenta de M. Rivadeneyra, 1873.

VILLENA Enrique de, *Los doce trabajos de Hércules*, éd. Francisco Gago Jover, Madison, 1995.

Articles et ouvrages critiques

ALONSO HERNÁNDEZ José Luis, *Léxico del marginalismo del Siglo de Oro*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1977.

ARATA Stefano, «Una nueva tragicomedia celestinesca del siglo XVI», in *Celestinesca*, 12/1, 1988, p.45-55.

BARANDA Consolación, «De “Celestinas”: problemas metodológicos », in *Celestinesca*, 16/1, 1992, p.3-32.

BARANDA Consolación et VIAN HERRERO Ana, «El nacimiento crítico del “género” celestinesco: historia y perspectiva», in *Orígenes de la novela. Estudios. Ponencias presentadas al congreso I Encuentro Nacional Centenario de Marcelino Menéndez Pelayo celebrado en Santander los días 11 y 12 de diciembre de 2006*, RAQUEL GUTIÉRREZ Sebastián et RODRÍGUEZ GUTIÉRREZ Borja (dir.), Santander, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cantabria, 2007, p.406-481.

CANTIZANO PÉREZ Félix, *El erotismo en la poesía de adúlteros y cornudos en el Siglo de Oro*, Madrid, Editorial Complutense, 2007.

CAVILLAC Michel, *Pícaros y mercaderes en el Guzmán de Alfarache*, Granada, Universidad de Granada, 1994.

CAVILLAC Michel, *Guzmán de Alfarache y la novela moderna*, Madrid, Casa de Velázquez, 2010.

CAVILLAC Michel, «El discurso del mercader y sus incidencias literarias», in *Criticón*, 120-121, 2014, p.41-56.

CICÉRON, *Traité des devoirs*, éd. M. Nisard, *Œuvres complètes de Cicéron*, Paris, Firmin Didot Frères, 1864.

F-X. GUERRY, «“Ella era el mercader y la mercadería, ella era la tienda y la tendera”... »

DELVAU Alfred, *Dictionnaire érotique moderne*, Genève, Slatkine, 1968.

DEYERMOND Alan, «“El que quiere comer el ave”. Melibea como artículo de consumo», in *Medievalia*, 40, 2008, p.45-52.

ESTEBAN MARTÍN Luis Mariano, «Gaspar Gómez de Toledo y la búsqueda de la fama», in *Celestinesca*, 44, 2020, p.393-404.

FERNÁNDEZ ÁLVAREZ Manuel, *La sociedad española en el Siglo de Oro*, Madrid, Gredos, 1989.

GARCIA REIDY Alejandro, «Eros y oros o el intercambio sexual en la poesía erótica de los Siglos de Oro», in «En la concha de Venus amarrado». *Erotismo y literatura en el Siglo de Oro*, MARÍN CEPEDA Patricia (dir.), Madrid, Visor libros, 2017, p.27-60.

GARGANO Antonio, *La ley universal de la vida. Desorden y modernidad en La Celestina de Fernando de Rojas*, Madrid-Frankfurt, Iberoamericana Vervuert, 2020.

GENETTE Gérard, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982.

GIMÉNEZ MICÓ José Antonio, «Diversas conexiones entre Celestina y Elicia», in *Celestinesca*, 18/1, 1994.

GUERRY François-Xavier, « Du personnage Celestina au type célestinesque. Stéréotypie et innovations dans un cycle littéraire du Siècle d’Or (1499-1570) », in *Crisol*, 10, 2020, p. 1-17.

_____, « En una cámara apartada, que nadie nos vea ». *L'érotisme dans le cycle célestinesque*, thèse, littérature espagnole classique, Sorbonne Université, soutenue le 5 décembre 2020, 1 vol., 566 pages.

HERNÁNDEZ CASTANEDO Francisco, *Glosario de la mala palabra*, Madrid, Avapiés, 1994.

HEUGAS Pierre, *La Célestine et sa descendance directe*, Bordeaux, Bière, 1973.

F-X. GUERRY, «Ella era el mercader y la mercadería, ella era la tienda y la tendera”... »

KROLL Simon, «Amor cortés y amor mercantil: conceptos amatorios enfrentados», in *Celestinesca*, 42, 2018, p.499-512.

LAPEYRE Henri, *Une famille de marchands : les Ruiz, contribution à l'étude du commerce entre la France et l'Espagne au temps de Philippe II*, Paris, Librairie Armand Colin, 1955.

LE GOFF Jacques, *Marchands et banquiers du Moyen Âge*, Paris, Puf, 2013.

LIDA DE MALKIEL María Rosa, *La originalidad artística de La Celestina*, Buenos Aires, Editorial Universitaria de Buenos Aires, 1962.

MARAVALL José Antonio, *Estado moderno y mentalidad social (siglos XV a XVII)*, Madrid, Revista de Occidente, 1972.

_____, *El mundo social de La Celestina*, Madrid, Gredos, 1986 [1964].

MÁRQUEZ VILLANUEVA Francisco, *Orígenes y sociología del tema celestinesco*, Barcelona, Anthropos, 1993.

MENÉNDEZ PELAYO Marcelino, *Orígenes de la novela. IV. Primeras imitaciones de la Celestina*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, 1943 [publication à titre posthume].

MOLAS Pere, *La burguesía mercantil en la España del Antiguo Régimen*, Madrid, Cátedra, 1985.

NAVARRO Durán Rosa, «Siguiendo el guión, pero guardando el decoro: cuchilladas y libreas en la *Tercera Celestina*», in *Celestinesca*, 44, 2020, p.405-430.

NETTEL Patricia, *El justo precio, o las desventuras de un confesor en el siglo XVI*, México, Universidad Autónoma Metropolitana, 1997.

OSUNA CABEZAS, María José, «*Vanitas vanitatis: El Libro de buen amor* y la poesía barroca», in *Juan Ruiz, Arcipreste de Hita, y el Libro de buen amor. IV Congreso Internacional* (Alcalá la Real, 2014, en homenaje a Alberto Blecha), TORO CEBALLOS Francisco (dir.), Alcalá la Real, Ayuntamiento de Alcalá la Real, 2015.

F-X. GUERRY, «Ella era el mercader y la mercadería, ella era la tienda y la tendera”... »

RICO Francisco, *Nebrija frente a los bárbaros, el canon de gramáticos nefastos en las polémicas del humanismo*, Salamanca, Universidad de Salamanca, 1978.

RÓDENAS VILAR Rafael, *Vida cotidiana y negocio en la Segovia del Siglo de Oro. El mercader Juan de Cuéllar*, Salamanca, Junta de Castilla y León, 1990.

RODRÍGUEZ PUÉRTOLAS Julio, «La realidad social de La Celestina: los comienzos de la modernidad en Castilla», in *El Jardín de Melibea*, ELORZA GUINEA Juan Carlos (dir.), Madrid, Sociedad Estatal para la Conmemoración de los Centenarios de Felipe II y Carlos V, 2000, p.89-120.

RUGGIERO Michael, *The Evolution of the Go-Between in Spanish Literature through the Sixteenth Century*, Berkeley, University of California Press, 1966.

SAMBRIÁN Oana Andreia, «La figura del mercader en el teatro del Siglo de Oro», in *Hipogrifo*, 1, 2018, p.291-304.

STROSETKI Christoph (dir.), *El poder de la economía. La imagen de los mercaderes y el comercio en el mundo hispánico de la Edad Media*, Madrid-Frankfurt, Iberoamericana Vervuert, 2018.

TOSCAN Jean, *Le Carnaval du langage : le lexique érotique des poètes de l'équivoque de Burchiello à Marino : XV^e-XVII^e siècles*, S. I., Atelier reproduction des thèses de l'université Lille 3, 1981.

VIAN HERRERO Ana, «Transformaciones del pensamiento mágico: el conjuro amatorio en La Celestina y en su linaje literario», in *Cinco siglos de Celestina: aportaciones interpretativas*, CANET VALLÉS José Luis et BELTRÁN LLAVADOR Rafael (dir.), Valencia, Universidad de Valencia, 1997, p. 209-23.

WHINNOM Keith, «El género celestinesco: origen y desarrollo», in *Literatura en la época del emperador*, GARCÍA DE LA CONCHA Víctor (dir.), Salamanca, Universidad de Salamanca, 1988, p.119-130.